

Michèle COQUET, African Royal Court Art. Chicago, The University of Chicago Press, 1998, xii + 181 p., illustr., cartes.

Jean-Claude Muller

Volume 24, Number 3, 2000

Nouvelles parentés en Occident

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015688ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015688ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Muller, J.-C. (2000). Review of [Michèle COQUET, African Royal Court Art. Chicago, The University of Chicago Press, 1998, xii + 181 p., illustr., cartes.] *Anthropologie et Sociétés*, 24(3), 175–176. <https://doi.org/10.7202/015688ar>

Michèle COQUET, *African Royal Court Art*. Chicago, The University of Chicago Press, 1998, xii + 181 p., illustr., cartes.

Ce livre est la traduction anglaise — fort bien faite — de *Arts de cour en Afrique noire* paru en français deux ans auparavant. Abondamment illustré tant par des planches en noir et blanc qu'en couleurs, le texte n'est pas banal, car deux des cinq chapitres constituent à proprement parler des essais très fouillés sur divers aspects comparés de l'iconographie de cour de quelques royautes africaines qui ont produit le plus grand nombre d'œuvres à la gloire de leurs souverains.

Le premier chapitre est une introduction à la royauté dite « sacrée » en Afrique, sujet épineux s'il en est. L'auteur traverse ce champ miné avec bonheur en nous présentant quelques-unes des caractéristiques de ces systèmes politiques qui sont aussi — et peut-être avant tout — des systèmes philosophiques en action. Michèle Coquet est une anthropologue qui essaie ici de rassembler les caractéristiques communes aux empires, royautes et chefferies centrées sur la personne du souverain, tout en montrant les variations. Cette tâche difficile donne un bon résumé de la question pour faciliter la perception et la place de ces arts de cour dans les sociétés qui s'y adonnent.

Le second chapitre est consacré à ce que l'auteur entend par portrait en confrontant nos visions historiquement datées du portrait et celles, elles aussi bien différentes, entretenues par les sociétés africaines les plus célèbres nous ayant laissé des bronzes, sculptures et iconographies sur la personne du roi. Les styles des personnages royaux ainsi conçus des Edo, des Kuba, des Kongo, des Chokwe et des Ashanti sont analysés pour eux-mêmes et en relation les uns aux autres. Les différences de traitement plastique font aussi partie d'une philosophie qui déborde largement la dimension strictement esthétique à laquelle les historiens d'art restent confinés le plus souvent, ce qui confère à ce chapitre un caractère méthodologique important en s'intéressant à une dimension nouvelle dont on pourra utilement s'inspirer.

Le troisième chapitre tente de percer quelques-unes des dimensions « historiques » figurées dans ces œuvres. Rien ici qui nous rappelle une histoire linéaire, mais des figurations d'événements marquants, d'épisodes cruciaux de tel ou tel règne. Ce sont des systèmes qui se rapprocheraient des pictogrammes. Les exemples analysés viennent aussi des Edo, des Chokwe et surtout des tissus appliqués des Fon. Il est vrai qu'on a ici une histoire racontée d'une façon bien particulière. Il resterait à faire la comparaison entre cette histoire illustrée sélectivement par des épisodes spectaculaires et les traditions purement orales, ou quelquefois écrites en arabo-soudanais, tant dans leur contenu que dans leurs formes. Ce serait là une étude passionnante.

Le quatrième chapitre s'occupe des multiples emblèmes et insignes royaux, les *regalia*. Sabres, couteaux, haches cérémonielles, coupes à boire, coiffes, sièges, trônes, sceptres, cannes, instruments de musique, bracelets, pipes, boîtes à noix de kola ou à tabac à priser, bijoux, colliers et on en passe, sont illustrés dans la diversité de leurs usages et significations — soit très claires soit très cryptiques dans le cas des objets illustrés par des proverbes. Tout cela n'est pas que « symbolique ». Ces *regalia* sont souvent une extension des divers esprits ou pouvoirs du souverain nichés en eux, d'où leur caractère éminemment sacré et dangereux. Mais, comme le dit l'auteur, ces objets, qui sont inspirés des modèles ordinaires possédés par les sujets du roi, sont mieux finis, plus travaillés et plus ornements que ceux des premiers, comme si leur pouvoir à recéler une partie de la puissance royale exigeait, si l'on peut s'exprimer ainsi, « un surplus d'art », pour pleinement les signifier et les qualifier. À se restreindre au pouvoir politique ou cosmique de ces rois sacrés, on oublie trop souvent que certains d'entre eux étaient — ou se devaient d'être — des artistes accomplis.

L'ouvrage se clôt sur une rapide évocation de quelques anciens royaumes africains et de leur rencontre avec les Européens. C'est une très bonne idée, dans un ouvrage centré sur les arts de cour, d'avoir réservé pour la fin ce qui en général introduit — assez pesamment — les volumes de ce type. C'est un livre qui n'est pas réservé aux amateurs d'art, ainsi que son format, son prix et ses nombreuses illustrations pourraient le laisser croire. Les deux chapitres centraux sont d'une portée théorique plus générale; ils ouvrent des perspectives nouvelles pour des recherches comparatives sur l'art et l'histoire telle que l'ont intériorisée les acteurs des sociétés dites, à tort, « sans histoire » en dehors de l'Afrique.

Jean-Claude Muller
 Département d'anthropologie
 Université de Montréal
 C.P. 6128, succursale Centre-ville
 Montréal (Québec) H3C 3J7
 Canada
 mullerj@anthro.umontreal.ca

Anne-Marie PEATRICK, *La vie à pas contés. Générations, âge et société dans les hautes terres du Kenya (Meru, Tigania-Igembe)*. Nanterre, Société d'ethnologie, 1999, 571 p., tabl., illustr., bibliogr., gloss., index.

Proche d'une monographie sur la culture de deux populations bantoues d'ethnie meru, l'ouvrage aborde l'alliance, les mythes et le statut idéologique du Mugwe (personnage religieux), tout en portant avant tout sur leur institution centrale : le système de classes d'âge. Sa déliquescence a provoqué une certaine « anomie » (p. 34). Mais « l'idée d'un processus échelonné continue d'influencer les représentations » (p. 470).

Tout homme appartenait à une classe *nthuki* comprenant les fils les plus âgés des hommes de la classe de deux rangs plus ancienne. Une fois circoncis, on était appelé à devenir guerrier, jeune père, Père du pays et adulte accompli. Quatre classes successives se partageaient ces échelons, selon leur ancienneté. Une nouvelle classe était instituée tous les 15 ans environ. Elle mettait à peu près 60 ans à compléter sa carrière. Les Accomplis étaient les géniteurs des jeunes pères et les Pères du pays, ceux des guerriers.

Confrontés à la force montante des fils non encore initiés des jeunes pères, les guerriers finissaient, à regret, par céder la place. Une cohorte de jeunes hommes sortait alors de l'enfance pour assumer le glorieux statut de guerrier. Le nouveau tandem de Pères du pays et de guerriers imprimait sa marque sur une tranche de l'histoire tribale. Les ex-guerriers fondaient des familles. Leurs pères devenaient des Accomplis. Membres d'une classe surannée et dépeuplée, les géniteurs des nouveaux Pères du pays se retrouvaient à la marge du système.

Le cheminement des filles était plus simple : jeune épouse/jeune mère, grande mère, femme accomplie. Identifiées d'abord à la *nthuki* de leurs frères, elles se joignaient bientôt à celle de leurs époux. Les grandes mères occupaient durant 15 ans l'avant-scène de la vie tribale au même titre que leurs fils guerriers et époux. Les femmes semblent avoir été mieux intégrées au système de classes d'âge que chez les autres peuples de la région.

En pays meru, les systèmes de classes d'âge n'étaient pas des « structures isolées » (p. 21) sans incidence sur la parenté. Ainsi, en se mariant, une sœur passait souvent à une classe plus ancienne que sa *nthuki* natale, celle de son frère. Le système de classes aurait